













Jules Huret était un journaliste qui a raconté ses nombreux voyages. Nous voici partis pour l'Argentine. Vingt et un jours de mer nous séparent de Buenos Aires. La plainte de la sirène traduit l'espèce de douleur et d'angoisse grave que nous éprouvons. Il faut se répéter que presque jamais on n'entend parler de naufrage. J'allais souvent à l'arrière du bateau voir les émigrants. J'aurais voulu leur parler, écouter le récit de leur passé et de leurs espoirs. Mais les paysans parlent peu. Les voilà tous assis ou appuyés le long du bastingage, ou couchés sur le pont, dormant, fumant ou mangeant, au milieu des restes de pain, des épluchures de fruits. Des enfants sont pendus au sein de leur mère, d'autres se roulent, se battent, crient. À cheval sur leur valise mal ficelée, les émigrants coupent leur pain de leur long couteau et épluchent des oranges. Le soir, couchés à l'arrière, abrités sous leurs vastes toiles, ils chantent. Peu à peu, tout bruit cesse. C'est l'heure de rêver. Ils rêvent qu'ils débarquent à Buenos Aires et qu'ils trouvent des pièces de cent sous à chaque pas. C'est, d'ailleurs, le même rêve qu'ils font tout éveillés.

D'après Jules Huret, *En Argentine*, 1911

Jules Huret était un journaliste qui a raconté ses nombreux voyages. Nous voici partis pour l'Argentine. Vingt et un jours de mer nous séparent de Buenos Aires. La plainte de la sirène traduit l'espèce de douleur et d'angoisse grave que nous éprouvons. Il faut se répéter que presque jamais on n'entend parler de naufrage. J'allais souvent à l'arrière du bateau voir les émigrants. J'aurais voulu leur parler, écouter le récit de leur passé et de leurs espoirs. Mais les paysans parlent peu. Les voilà tous assis ou appuyés le long du bastingage, ou couchés sur le pont, dormant, fumant ou mangeant, au milieu des restes de pain, des épluchures de fruits. Des enfants sont pendus au sein de leur mère, d'autres se roulent, se battent, crient. À cheval sur leur valise mal ficelée, les émigrants coupent leur pain de leur long couteau et épluchent des oranges. Le soir, couchés à l'arrière, abrités sous leurs vastes toiles, ils chantent. Peu à peu, tout bruit cesse. C'est l'heure de rêver. Ils rêvent qu'ils débarquent à Buenos Aires et qu'ils trouvent des pièces de cent sous à chaque pas. C'est, d'ailleurs, le même rêve qu'ils font tout éveillés.

D'après Jules Huret, *En Argentine*, 1911

Jules Huret était un journaliste qui a raconté ses nombreux voyages. Nous voici partis pour l'Argentine. Vingt et un jours de mer nous séparent de Buenos Aires. La plainte de la sirène traduit l'espèce de douleur et d'angoisse grave que nous éprouvons. Il faut se répéter que presque jamais on n'entend parler de naufrage. J'allais souvent à l'arrière du bateau voir les émigrants. J'aurais voulu leur parler, écouter le récit de leur passé et de leurs espoirs. Mais les paysans parlent peu. Les voilà tous assis ou appuyés le long du bastingage, ou couchés sur le pont, dormant, fumant ou mangeant, au milieu des restes de pain, des épluchures de fruits. Des enfants sont pendus au sein de leur mère, d'autres se roulent, se battent, crient. À cheval sur leur valise mal ficelée, les émigrants coupent leur pain de leur long couteau et épluchent des oranges. Le soir, couchés à l'arrière, abrités sous leurs vastes toiles, ils chantent. Peu à peu, tout bruit cesse. C'est l'heure de rêver. Ils rêvent qu'ils débarquent à Buenos Aires et qu'ils trouvent des pièces de cent sous à chaque pas. C'est, d'ailleurs, le même rêve qu'ils font tout éveillés.

D'après Jules Huret, *En Argentine*, 1911

Jules Huret était un journaliste qui a raconté ses nombreux voyages. Nous voici partis pour l'Argentine. Vingt et un jours de mer nous séparent de Buenos Aires. La plainte de la sirène traduit l'espèce de douleur et d'angoisse grave que nous éprouvons. Il faut se répéter que presque jamais on n'entend parler de naufrage. J'allais souvent à l'arrière du bateau voir les émigrants. J'aurais voulu leur parler, écouter le récit de leur passé et de leurs espoirs. Mais les paysans parlent peu. Les voilà tous assis ou appuyés le long du bastingage, ou couchés sur le pont, dormant, fumant ou mangeant, au milieu des restes de pain, des épluchures de fruits. Des enfants sont pendus au sein de leur mère, d'autres se roulent, se battent, crient. À cheval sur leur valise mal ficelée, les émigrants coupent leur pain de leur long couteau et épluchent des oranges. Le soir, couchés à l'arrière, abrités sous leurs vastes toiles, ils chantent. Peu à peu, tout bruit cesse. C'est l'heure de rêver. Ils rêvent qu'ils débarquent à Buenos Aires et qu'ils trouvent des pièces de cent sous à chaque pas. C'est, d'ailleurs, le même rêve qu'ils font tout éveillés.

D'après Jules Huret, *En Argentine*, 1911

Jules Huret était un journaliste qui a raconté ses nombreux voyages. Nous voici partis pour l'Argentine. Vingt et un jours de mer nous séparent de Buenos Aires. La plainte de la sirène traduit l'espèce de douleur et d'angoisse grave que nous éprouvons. Il faut se répéter que presque jamais on n'entend parler de naufrage. J'allais souvent à l'arrière du bateau voir les émigrants. J'aurais voulu leur parler, écouter le récit de leur passé et de leurs espoirs. Mais les paysans parlent peu. Les voilà tous assis ou appuyés le long du bastingage, ou couchés sur le pont, dormant, fumant ou mangeant, au milieu des restes de pain, des épluchures de fruits. Des enfants sont pendus au sein de leur mère, d'autres se roulent, se battent, crient. À cheval sur leur valise mal ficelée, les émigrants coupent leur pain de leur long couteau et épluchent des oranges. Le soir, couchés à l'arrière, abrités sous leurs vastes toiles, ils chantent. Peu à peu, tout bruit cesse. C'est l'heure de rêver. Ils rêvent qu'ils débarquent à Buenos Aires et qu'ils trouvent des pièces de cent sous à chaque pas. C'est, d'ailleurs, le même rêve qu'ils font tout éveillés.

D'après Jules Huret, *En Argentine*, 1911

Jules Huret était un journaliste qui a raconté ses nombreux voyages. Nous voici partis pour l'Argentine. Vingt et un jours de mer nous séparent de Buenos Aires. La plainte de la sirène traduit l'espèce de douleur et d'angoisse grave que nous éprouvons. Il faut se répéter que presque jamais on n'entend parler de naufrage. J'allais souvent à l'arrière du bateau voir les émigrants. J'aurais voulu leur parler, écouter le récit de leur passé et de leurs espoirs. Mais les paysans parlent peu. Les voilà tous assis ou appuyés le long du bastingage, ou couchés sur le pont, dormant, fumant ou mangeant, au milieu des restes de pain, des épluchures de fruits. Des enfants sont pendus au sein de leur mère, d'autres se roulent, se battent, crient. À cheval sur leur valise mal ficelée, les émigrants coupent leur pain de leur long couteau et épluchent des oranges. Le soir, couchés à l'arrière, abrités sous leurs vastes toiles, ils chantent. Peu à peu, tout bruit cesse. C'est l'heure de rêver. Ils rêvent qu'ils débarquent à Buenos Aires et qu'ils trouvent des pièces de cent sous à chaque pas. C'est, d'ailleurs, le même rêve qu'ils font tout éveillés.

D'après Jules Huret, *En Argentine*, 1911



